

Carl Bouchard et Martin Dufrasne

Cynisme pour un monde bel et bien réel

Carl Bouchard et Martin Dufrasne, *Colonial élégant*, l'Oeil de Poisson, Québec, 2 novembre au 2 décembre 2007

Guy Sioui Durand

Numéro 99, printemps 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45542ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

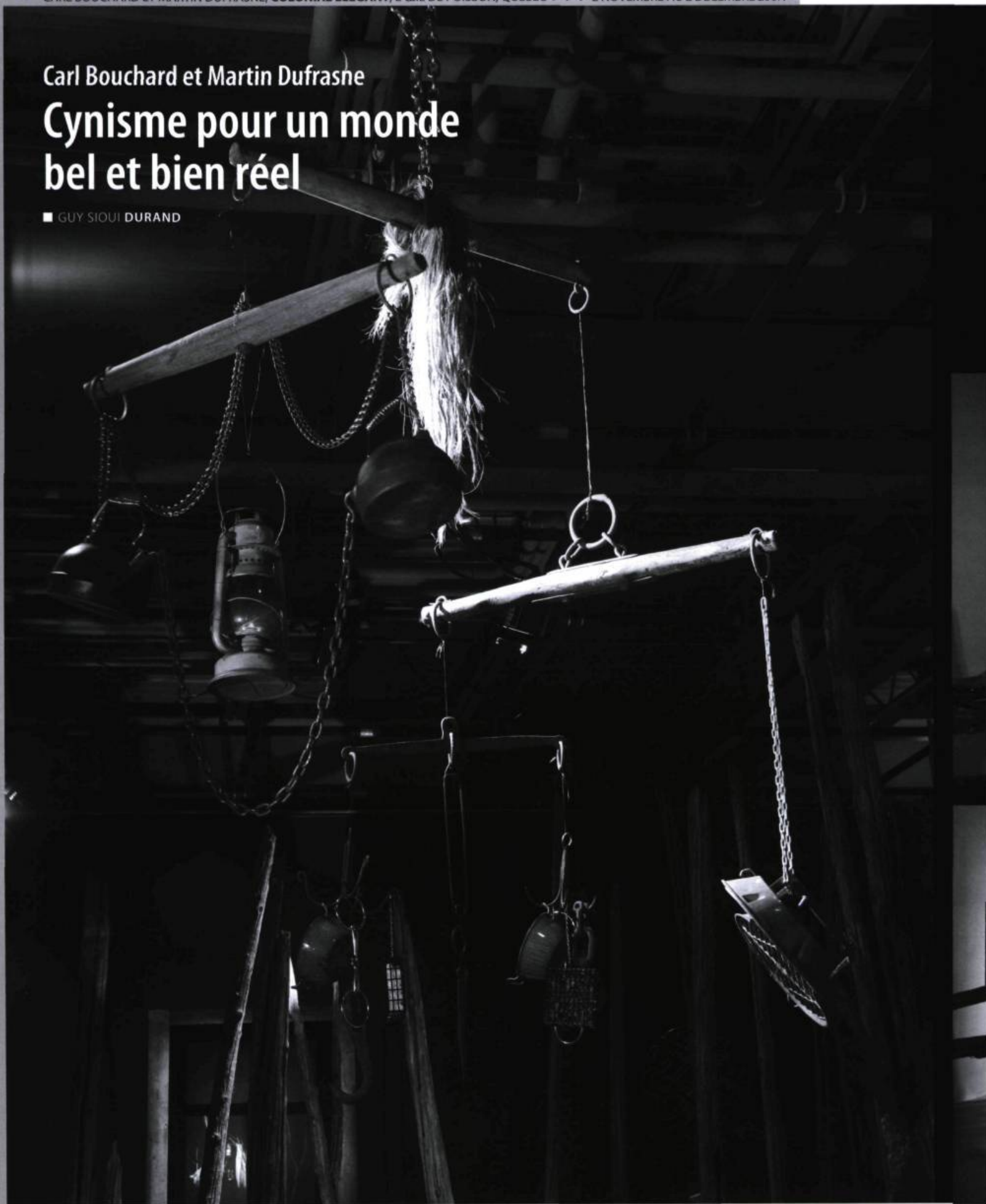
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sioui Durand, G. (2008). Carl Bouchard et Martin Dufrasne : cynisme pour un monde bel et bien réel / Carl Bouchard et Martin Dufrasne, *Colonial élégant*, l'Oeil de Poisson, Québec, 2 novembre au 2 décembre 2007. *Inter*, (99), 72–73.

Carl Bouchard et Martin Dufrasne Cynisme pour un monde bel et bien réel

■ GUY SIOUI DURAND



Photos > Ivan Binet

La création en duo exige. Elle frôle constamment dédoublement et schizophrénie appréhendée, pourrait-on se risquer à avancer. Le succès de l'œuvre commune doit bénéficier d'une grâce de l'ajustement pertinente. La proposition *Colonial élégant* composée de photographies et d'installations agencées par Carl Bouchard et Martin Dufrasne à la fin de l'automne 2007 dans la grande salle de l'Œil de Poisson à Québec a atteint cette esthétique dont le terme inclut avec sens celui d'éthique.

Déjà le titre coiffant l'exposition, *Colonial élégant*, nous orientait en définissant un premier défi, un premier paradoxe à énoncer puis à résoudre : celui du kitsch que le

moblier d'une époque pas si lointaine pour les classes sociales inférieures ou « distinctes culturellement de l'élite », pour employer l'énoncé du sociologue Pierre Bourdieu, qui se firent un quotidien de mobilier et d'habillement dits de style « colonial », et dont les sous-sols des bungalows d'aujourd'hui, les chalets et les appartements de bien des jeunes qui emménagent sont aujourd'hui les héritiers. De « colon » à « élégant », entre sophistication et rusticité, toute l'ingéniosité formelle des deux comparses – qui n'en étaient pas à leurs premières complicités créatrices – a dû être mise à contribution avec succès pour en arriver à cette perception esthétique proche, en ces temps d'actualités, d'un quelconque



« accommodement » entre deux pôles incompatibles de ce que l'on entend par le « bon goût ».

Mieux, d'une part en choisissant de faire basculer cette tension en images photographiques du côté des cauchemars et des désirs tabous, de la « barbarie et de la civilité » des rapports fantasmatiques et, d'autre part, par l'environnement – au sens où l'occupation de l'espace déborde la seule préoccupation de cet « insituable », pour reprendre la belle appellation de l'historienne Johanne Lamoureux – axé sur un inquiétant milieu de vie rural et régional, celui des boisés, des champs et de la grange où « labeurs et loisirs » s'emmêlent, *Colonial élégant* m'a semblé porter à l'universel des questionnements identitaires qui, autrement, n'auraient eu de sens qu'au plan du cynisme pour un monde bel et bien réel. Échappe-t-on vraiment à ce monde, lorsque issu d'un peuple doublement colonisé, même avec le sentiment de s'être affranchi ?

Bref, nous voyons des scènes de vie tragiques, troublantes, certaines à faire peur, illicites, dans de grands rendus photographiques magnifiques et fabuleusement mis en perspective par ces encadrements faits de planches de bois rugueuses, identiques à celles des poteaux et des travers de clôtures, ou par l'évocation d'une grange avec en son centre, suspendus, une série de chaînes et d'outils d'usage agricole ou sadomasochiste, c'est selon, comme dans ces décors de films d'épouvante et de peur si en vogue, et au sol une apparence de flaque d'huile entourée par une réelle catalogne tressée par une artisane aux motifs représentant un paysage du Saguenay. Également, une vidéo rigolote associe organes sexuels au jeu de cuillères des musiciens traditionnels.

Il y aurait beaucoup à dire de chacune des photographies prises en soi, sorte de récits uniques. Que penser, par exemple, de cette image frissonnante, entre le réel et le virtuel, de l'artiste faisant de l'autostop à la brunante, dans le froid et l'inquiétante solitude du parc des Laurentides ?

Les tensions imagées et installées, métaphores des écarts faits d'attachement – dans les deux sens du terme – et de transgression, omniprésents dans l'usage de matériaux rustres couplés à la finesse, là de petites chaînettes en or attachant les morceaux de la clôture, là la haute technologie des images numériques, là les reflets brillants de la plaque plastifiée imitant l'eau noire, parsemés ici et là dans la grande salle, ne trouvèrent-elles pas cet équilibre, cette « grâce » ajustant esthétique et éthique, dans leur confrontation avec cette dernière grande photographie, visible sur le mur seulement lorsqu'on est tourné vers la sortie de la salle ?

On y voit Carl Bouchard, solennel et habillé élégamment, à l'européenne, source de bien des colonialismes revendiquant les standards de ce que sont la « civilisation » et le « bon goût », donnant à l'aide d'un miroir captant la lumière sur fond de jeu de miroirs – le bras levé comme « la liberté éclairant le monde », cette statue, don de la France aux É.-U. – la fessée à un Martin Dufrasne nu et étendu sur les genoux de l'autre, la face contre une horloge au sol. Certes, l'exposition majeure en 2007 à Québec. ■